

Yves NAMUR



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Carl NORAC

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Si vous suivez l'œuvre d'un poète, vous aurez souvent l'impression de faire un voyage. En découvrant les poèmes d'Yves Namur, vous ressentirez plus profondément la sensation d'une traversée, d'un passage à gué depuis le silence. Vous marcherez du sentier à la demeure, de la lampe borgne à la lumière, de l'image de la source à la parole de l'eau.

Yves Namur nous guide, mais ne prétend pas nous prendre par la main. Le poète nous parle des issues comme des impasses, de la beauté comme du vide. Ses livres possèdent des portes : il appartient à chacun de choisir s'il désire s'y ouvrir, y rencontrer l'Autre ou s'y effacer.

Yves Namur, poète des attouchements, des allusions, des changements d'ombres et de lumière, des vues en éclair sur des scènes aussi réelles que symboliques, des gestes de parenthèses. Un lieu d'écriture qui s'ouvre de toutes parts, se métamorphose sans cesse, lieu poreux, fantasmatique, espace de réflexion.

André Miguel

Une scansion, un rythme qui, bien que dans un grand retrait, créent une lisibilité vraie, presque hallucinée.

Une qualité d'émotion poétique rare.

Mathieu Bénézet

J'aime le déchirement que vous faites dans la langue pour la découdre des faussetés qu'on lui fait d'ordinaire envelopper sous prétexte de poésie. Vous la resserez sur le coup d'œil et le coup de cœur exacts, et elle devient l'instant de leur éclat. De leur beauté. Qui s'efface et renaît sans cesse. Rupture et mouvement.

Bernard Noël

... paroles si profondes et si rigoureuses qui élargissent le regard, multiplient le souffle.

Andrée Chedid

Biographie

Le 13 juillet 1952, naissance d'Yves Namur à Namur. Jusqu'en 1962, il vit à Mornimont (Basse-Sambre) où il fréquente l'école du village (l'un de ses instituteurs, Christian Bierlaire est romancier, poète et homme de théâtre).

De 1962 à juin 1970, il termine son cycle primaire et effectue ses humanités gréco-latines à l'Abbaye de Floreffe.. Il y sera le plus jeune interne. De cette époque date la première découverte des philosophes présocratiques.

Octobre 1970 : il s'inscrit à la Faculté de Médecine de Louvain, suit régulièrement les cours à la Faculté de Philosophie et Lettres. Il rencontre à l'Université d'autres futurs écrivains : Francis Dannemark, François Emmanuel, etc.

1971 : À l'âge de dix-neuf ans, il publie son premier recueil, ***Soleil à l'échafaud***, aux éditions de La Dryade. Rapidement, la lecture passionnée de Jacques Izoard, des visites fréquentes chez Cécile et André Miguel marqueront ses premiers pas en littérature.

1974 : Premiers prix littéraires : Prix Casterman, Prix des Jeunes Poètes, Prix Georges Lockem de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises.

1977 : Yves Namur est reçu docteur en médecine et s'installe à Châtelineau, en Hainaut, pour y exercer sa profession.

1985 : Prix Charles Plisnier pour ***Le voyage, l'obsène***.

Yves NAMUR - 6

1992 : Rencontre à Marseille des poètes Roberto Juarroz (Argentine) et Antonio Ramos Rosa (Portugal), lors de la remise du Prix Jean Malrieu.

1993 : Prix Gauchez-Philippot pour *Fragments de l'inachevée*.

1994 : Publication à Paris du *Livre des sept portes* aux éditions Lettres Vives. Grâce à la fondation Spes, ce recueil est en cours de traduction en plusieurs langues et ouvre ainsi l'œuvre d'Yves Namur aux regards d'un ailleurs.

Bibliographie

Poèmes :

- *De mémoire inférieure*, Corbigny, éd. Art et Poésie, 1975.
- *Papier journal pour myope et saxophone*, éd. Le Dé Bleu, 1975.
- *Lampes/Langue du borgne*, Liège, La Soif Étanche, 1975.
- *À l'entre-deux*, Awan-Aywaille, éd. Fond de la Ville, 1977.
- *Le voyage, l'obscène*, Amay, L'Arbre à Paroles, 1984.
- *Le toucher, le poème*, La Souterraine, éd. La Main Courante, 1984.
- *L'oiseau et l'effacement du jour*, Valenciennes, Cahiers Froissart, 1990.
- *Fourrures de fourmis*, La Ferte-Milon, éd. de l'Impatiente, 1990.
- *Ce long bavardage*, Amay, L'Arbre à Paroles, 1990.
- *Le voyage en amont de () vide*, Amay, L'Arbre à Paroles, 1990.
- *Fragments traversés en quelques nuits d'arbres et confuses*, La Souterraine, éd. La Main Courante, 1990.
- *Lettres à une autre*, Paris, La Bruyère, 1991.
- *De fines bandelettes ou le domaine de l'oiseleur*, Paris, éd. du Charbon blanc, 1991.
- *La parole oubliée*, Paris, éd. du Charbon Blanc, 1991.
- *Trente-trois poèmes pour une petite cuisine bleue*, La Ferté-Milon, éd. de l'Arbre, 1991.
- *Fragments de l'inachevée*, Bruxelles, Les Éperonniers, 1992.
- *Le livre des sept portes*, Paris, éd. Lettres Vives, 1994.
- *Le regard est le nom de l'arbre ou le poème*, poèmes, Les Moires, Paris, 1996.
- *Poésie française de Belgique, une lecture des poètes nés après 1945*, anthologie, choix et présentation d'Yves Namur, Sud, Marseille, 1996.
- *Une parole dans les failles*, poèmes, préface de Philippe Jones ; dix dessins de Jean-Yves Bocher. Phi, Luxembourg, 1997.

Prose :

- *L'amante*, La Ferté-Milon, éd. de l'Impatiente, 1990.

Autres ouvrages :

- *Sept figures d'une répétition*, ouvrage de bibliophilie, accompagné de sept interventions de Nadine Fievet, Au dépend de l'artiste, 1998.
- *Le siècle des femmes*, anthologie, en collaboration avec Liliane Wouters, Ed. Les Eperonniers, Collection Passé Présent, et Editions PHI, 2000.
- *Figures du très obscur*, Ed. PHI et Ecrits des Forges, Luxembourg, Québec, 2000.
- *A l'épreuve de la lumière*, Livre d'artiste avec sept peintures de Jean-Luc Herman, Editions de la Seranne, Paris, 2001.
- *Le livre des apparences*, Editions Lettres Vives, Coll. Terre de Poésie, Paris, 2001.

Texte et analyse

*Nous marchons
Et nous marchons dans une solitude de sable,*

*Où rien n'a encore été dit des choses que nous traversons
Et des choses qui nous traversent
Sans que nous le sachions,*

*Où la neige est la neige,
Où la neige couvre toute l'étendue
Et épaissit encore nos incertitudes.*

*Nous marchons,
Nous marchons depuis toujours*

Et nous ne comprenons rien à rien.

Analyser un poème, c'est souvent le réduire par le piège de l'encerclement. La poésie d'Yves Namur, même si elle affectionne la circularité, exprime pourtant dans ses thèmes comme dans sa forme un refus de l'enfermement. Il faudrait pouvoir l'appréhender par sa propre logique, par exemple en s'attachant à une des sept divisions du ***Livre des sept portes***.

À défaut de pouvoir pratiquer cette approche ici, j'ai choisi de prendre un texte au seul hasard d'une lecture et d'essayer avec lui de remonter le fil d'un récit intérieur, comme si chaque poème comprenait en secret le ferment d'un ensemble.

Dans le *Livre des sept portes*, ce texte ouvre la deuxième partie intitulée *La porte de la Traversée*, un des mots-clefs de toute l'œuvre du poète. Suivons cette parole au rythme de son pas, membre de phrase après membre de phrase.

Nous marchons

Et nous marchons dans une solitude de sable

Le *nous* dans la poésie d'Yves Namur possède plusieurs valeurs : il contient certes un *je* caché, car ses poèmes, même dans leur détachement, laissent apparaître le visage de l'homme qui écrit. Ce *nous* contient aussi le lecteur, qui est invité au voyage. Enfin, cette première personne du pluriel symbolise aussi les êtres dans leur ensemble ; cette poésie touche en effet à l'universel, se place hors des contingences du quotidien. L'emploi constant du présent de l'indicatif confirme cette impression.

L'idée de marche est essentielle : elle représente à la fois la respiration du poème et sa destination, qui est de nous faire pénétrer dans un paysage.

Ces deux premiers vers commencent par une répétition, procédé cher au poète. Mais, cette volonté dépasse le procédé lui-même, tant il s'agit ici de montrer la reproduction du même geste. Le goût de la répétition permet aussi une musicalité. De plus, la récurrence du *et* pour lier les différentes parties concourt à rappeler la tradition stylistique des textes mystiques.

La *solitude du sable* est une métaphore qui induit la présence d'un désert, inaugure l'idée du vide qui sera au centre de l'articulation de ce texte. De manière plus secrète, nous pouvons deviner ici la trace d'Edmond Jabès qui a inspiré le livre : en effet, pour cet auteur, le désert où il s'est promené depuis l'enfance est à la source de son écriture comme de sa pensée.

Où rien n'a encore été dit des choses que nous traversons

Bien qu'il s'agisse d'une deuxième strophe, la phrase se poursuit. (Le vers 2 se termine d'ailleurs par une virgule).

Le désert signifie ici le constat d'un vide plus profond, celui de l'imprononcé. Néant et traversée se touchent. En même temps, cette absence peut être interprétée comme une ouverture à tous les possibles : chaque chose demeure à dire.

Ce non-dit sera expliqué à la fin du poème, par un autre constat, celui de l'ignorance (le *rien* y sera d'ailleurs répété).

L'emploi du mot *choses* contribue à donner plus volontairement l'idée de vague, d'imprécision.

*Et des choses qui nous traversent
sans que nous le sachions*

Celui qui traverse est traversé, même s'il en est inconscient. La poésie d'Yves Namur, qui aime explorer les contraires, insiste souvent sur l'aller-retour des actes ou des sensations. La face extérieure et la face intérieure sont liées, comme dans une pièce de monnaie. Si on se place à un point de vue plus philosophique, on pourrait ajouter que l'homme accomplit ici son destin, mais est en même temps *accompli* par celui-ci (actif et passif : vers 5 : idée d'ignorance comme un voyage à l'aventure).

Où la neige est la neige

L'apparition de la neige étonne, après l'évocation du désert. La neige devrait donc s'annuler, mais va au contraire contribuer à *épaissir*. Voilà un signe parmi d'autres du goût d'Yves Namur d'user des contraires dans des rapports inédits. Cette conciliation est –remarquons-le– l'idée centrale

du Tao. Ce vers nous conduit d'ailleurs à une autre réflexion : celle de l'évidence. Yves Namur, s'il affirme que dans ce lieu *la neige est la neige*, nous laisse supposer en même temps que la question aurait pu se poser. Nous avons ici plus qu'une adéquation du mot à l'idée : de nouveau, nous sommes renvoyés à des interrogations fréquentes dans la tradition orientale.

*Où la neige couvre toute l'étendue
Et épaissit encore nos incertitudes*

Le paysage traversé nous est présenté vaste et couvert par une couche de neige, qui, elle-même *épaissit encore nos incertitudes*. Le concret est ici mêlé à l'abstrait, celui du doute, un autre mot-clef dans l'œuvre du poète. Le doute pour Yves Namur me semble définir l'homme plus qu'il ne le nie. Toute approche ainsi se doit d'être patiente, par attouchements. L'évocation de ces *incertitudes* dans ce texte ne doit pas être réduit à son pôle négatif, même si l'idée de la solitude face à l'immensité aride de la nature est ici confirmée.

*Nous marchons
Et nous marchons depuis toujours*

Cette quête par la marche, celle peut-être de la parole face au silence, nous a déjà été située lors d'un espace réduit (*la solitude de sable, toute l'étendue*). Symbole de l'aventure humaine ? Le retour de la répétition *Nous marchons* insiste ici sur l'infini du temps. *Depuis toujours* reprend l'idée d'universel par la certitude de l'origine. Ce poids temporel induit ici un pessimisme, puisque tout reste à dire alors que la marche est commencée *depuis toujours*.

Et nous ne comprenons rien à rien.

Le poème se conclut sur la seule évidence du rien, et confirme le sentiment d'ignorance déjà ébauché. Cette ignorance est ici une évidence absolue.

Yves Namur aime aussi parfois la revendiquer comme un droit, en quoi il se distingue d'Héraclite d'Éphèse qui recommandait quant à lui de ne jamais la montrer. Elle représente pour le poète une arme originelle pour progresser vers le savoir. Elle s'explique enfin par la situation du poème dans le livre juste après la première porte, celle de la Mort (dont on sent ici la force de dénuement pendant la traversée de ce paysage).

Je suis frappé aussi par l'utilisation subtile d'une expression familière (ne comprendre rien à rien) qui possède ici une autre dimension. En même temps, cela doit nous rappeler la volonté d'Yves Namur de s'en tenir à une économie de mots et d'éviter un langage *aristocratique*.

Ce texte ne nous a pas encore permis de deviner la lumière qui apparaîtra au fil du recueil, sinon par cette épaisseur de neige, blancheur du doute face au *passer*. Nous paraissions progresser entre les limites de la mort et celles d'une seconde naissance, trajet ambigu et secret, cher aux traditions initiatiques, du bouddhisme tantrique du Thibet jusqu'aux indiens Hopi. En tous les cas, cette marche est le début d'un travail de sape où le vide lui-même devra se remettre en questions.

Choix de textes

L'autre saison

à Jacques Izoard

*la lampe à pétrole. boiseries. berges.
à l'au-delà des yeux.
où tombe l'horizon.*

comme les ailes des insectes.

*tu écumais. scellais la mort.
dans la pierre. comme l'araignée.*

*le chanvre tendu
entre l'herbe et le miroir.*

*feuilles mortes. tu poivrais
l'eau. par tes yeux de pierre.*

*les sabres écaillés. semés
sous la dent de neige.*

le silence rongait les sillons.

*jusqu'aux rides. les doigts
entaillés à la sève.*

Yves NAMUR - 16

*tombaient les paupières. à l'automne.
comme le poids des pendules.*

*l'herbe sablée. rapée.
sous le caillou*

de tes doigts.

(L'entre-deux)

Paysages d'au-delà mon stéthoscope

*avait infarctus du myocarde à la naissance de Vénus
avait long nez de perruche dans les vagues
avec ferraille et long bras écartelé
avait les doigts comme un sourire dans les jacinthes
avait éclats de rires et d'autobus dans la gorge
avec l'herbe dans la poitrine
avait printemps de funambule sur les yeux*

*et sous ses pieds
la mer se couvrait de colombes.*

(De mémoire inférieure)

(Le cimetière, près de Kairouan) une description étonnée du paysage.

*ici,
les pierres sont blanches*

comme la légende hivernale.

*maison du silence, des tympanes troués
(une maison et ses gestes familiers frôlent ma mémoire).*

du cercle des dormeurs :

*la paresse et le silence
comme une mort lointaine.*

(Le voyage, l'obsène)

*le gué d'une peau de fermière italienne.
j' (l'animal aux nageoires,
me mène d'une chambre à d'autres haleines coiffées
de linges amidonnés, de jambons salés qui pendent
au plafond)*

la traverse.

*l'endurée de ménage, la battue,
la tôt levée à l'étable et aux cages
à poules.*

*(avide, avinée) elle
se trouble comme un vieux lait et la chambre de nuit
consent.*

*(dans les Pouilles, un pont romain loge mes épaules
et d'autres outils du sommeil).*

(Le voyage, l'obsène)

*serais-je
l'oiseau blanc ?*

ou la parole du cerf-volant

Yves NAMUR - 18

*qui passe,
ne s'arrête pas,
qui connaît
et ne connaît pas*

*l'inquiétude
et le ciel.*

*l'oiseau
de peu.*

l'oiseau touche

*la lumière de l'arbre
et le silence
de l'arbre
et la feuille.*

l'oiseau passe

*dans l'éblouissement
du verger,*

*dans la marge
d'un cahier
blanc.*

(L'oiseau et l'effacement du jour)

*poème, poème, le regard de... (le trajet de l'œil de la
chambre à) épuisse le blanc, délie le*

*silence des eaux, fait le mouvement des eaux, l'immobile
de l'eau.*

l'illisible de la mer, du poème, du bleu.

miroir : l'eau,

*l'eau poursuivie par l'eau, dans l'eau,
le bleu de,
par le cercle des galets (le geste du lancer les)
sur l'eau, l'eau étendue
comme une tache d'huile sur l'eau.*

*il reste une trace de l'eau,
du poème de l'eau
dans le miroir, dans
l'eau.*

*dans le trajet des yeux, dans la ligne des eaux (le regard de
la chambre occupée, invente) : une tache d'huile, un cercle,
constituerait un espace du dire, ferait des circonférences, des
taches d'huile, rondes, des ponctuations (des ronds) sur
l'eau, le lieu est ouvert au poème, à l'eau.*

elle dit :

*la lecture du poème se fait dans l'eau,
dans la mise en scène de l'eau.*

elle disait ainsi.

Yves NAMUR - 20

l'eau, le nom de l'eau était au commencement des signes et des ponctuations, était dans le début du voyage, était le regard sur, était le corps de, le nom de l'eau, l'eau était posée dans la mort (comme la végétation pousse, et est à venir) le recommencement de l'eau était le poème.

(Le voyage en amont de () vide)

*Le petit mot
des eaux douces
dort,
le petit mot
dort sur le ventre
des eaux.*

*Le petit mot est rouge
comme l'automne
et l'œil des baigneuses.*

*Le petit mot
se cache sur la lune
et dans les pattes
d'un crustacé.*

*Une écrevisse nageait
sur la page blanche.
Peut-être,
ou par hasard.*

(Trente-trois poèmes pour une cuisine bleue)

«... quand les éléments mélangés
viennent à la lumière...»
et viennent à l'obscur,

*noms d'arbres que je ne connais pas, j'imagine,
je fais des taches d'huile entre les lignes,
sur les lignes du petit cahier,*

*et l'obscur lampe posée,
où sont les oiseaux, où sont les arbres
posés sur la table,
sur,*

*à peine ai-je soufflé le mot
«passage»
dans l'arbre, dans la nuit de l'arbre
qui commence et ne finit pas de venir
entre les lignes,
à peine ai-je dit l'arbre
qui avance dans la chambre*

(Fragments traversés en quelques nuits d'arbres et confuses)

pour Andrée Chedid

Ouvre,

*Ouvre la nuit
Au chant de la nuit*

Et à l'incertitude de la nuit.

*Ouvre à l'eau
Et à la parole de l'eau,*

Yves NAMUR - 22

*La source qui coule lointaine
Et la source proche.*

Ouvre,

*Et ouvre
À la main ouverte,*

*Le pas du marcheur
Qui marche jusqu'à son pas lointain.*

Être là.

*Le passeur est là,
Qui franchira le fleuve
Et ne franchit pas le fleuve.*

*Être là,
Au seuil de l'infranchissable.*

*Être là,
Comme le regard du passeur d'eau*

*Qui connaît le fleuve,
Qui ne franchit pas le fleuve
Et franchira le fleuve.*

Quand le poème parle,

*Il parle
Pour que l'arbre ne soit pas seul à parler
Dans les arbres,*

*Il parle
Pour que le chant soit
Et pour que le chant se taise,*

*Il parle
Pour que je sois seul,*

*Et
Infiniment seul
Dans le poème.*

(Fragments de l'inachevée)

*Il avait lui semblait-il, mille
Et mille choses à traverser.*

*Un arbre, un autre arbre
Et des noms d'arbres encore,*

*Un mouvement
Et l'ombre du même mouvement,*

*Une infinité de points
Et une infinité de nombres sans limite.*

Yves NAMUR - 24

*Il avait bien des choses à traverser
Lui semblait-il,*

Et cela le troubla beaucoup.

La parole mesure la distance

*Entre
Ce que je dis être une pierre
Et ce que dit la pierre,*

*Entre
Ce que je dis être un arbre
Et ce que dit l'arbre.*

La parole mesure la juste distance,

*Celle
Qui sépare encore l'obscurité
Et la transparence d'une pierre.*

*Celle
qui sépare encore l'ombre
Et la lumière d'un arbre.*

*J'étais moi, j'étais l'autre
Et j'étais encore moi.*

*J'étais la ligne
Et j'étais le nom de la ligne,*

*Je traversais le cercle
Et les interrogations du cercle,
Je marchais dans le nom du désert
Et je marchais dans le nom du cercle.*

*J'approchais
La parole éprouvée
et seule.*

Quand le poème parle,

*Il parle d'un arbre
Et c'est d'un autre arbre
Qu'il parle.*

*Quand le poème parle,
Il parle de l'oiseau
Et c'est le chant d'un autre oiseau
Que l'on devine,*

*Quand le poème parle,
Il parle pour effacer l'arbre
Et le nom de l'arbre,
Il parle pour effacer l'oiseau
Et le chant de l'oiseau qui est dans l'arbre.*

Quand le poème parle,

*L'Autre paraît,
Qui se tient en un lieu précaire
Où seul l'effacement est.*

à Bettina von Arnim

*Être là,
C'est se tenir debout,*

*Au devant de ce qui ne peut être dit
Et au tellement près de ce qui ne peut être franchi.*

*C'est là
Que l'Autre se tient.*

*Hors
Les murs,*

*Entre l'étendue
Et l'étendue extrême,*

*Entre la perte
Et la perte de l'étendue.*

*Lumière
Et lumière immense.*

*Ainsi est le mot obscurité
Et ainsi est l'obscurité elle-même,*

Ainsi encore apparaissent toutes les choses,

*Plus transparentes
Dès qu'elles s'obscurcissent,*

*Plus visibles encore
Dès qu'on s'en éloigne quelque peu.*

Ainsi sont les choses.

(Le livre des sept portes)

Synthèse

Depuis l'âge de 6 ans, j'avais la manie de dessiner la forme des objets.

Vers l'âge de 50 ans, j'avais publié une infinité de dessins, mais tout ce que j'ai produit avant l'âge de 70 ans ne vaut pas la peine d'être compté. C'est à l'âge de 73 ans que j'ai compris peu à peu la structure de la nature vraie des animaux, des herbes, des arbres, des oiseaux, des poissons et des insectes.

Par conséquent, à l'âge de 80 ans, j'aurai fait encore plus de progrès ; à 90 ans, je pénétrerai le mystère des choses ; à 100 ans, je serai décidément parvenu à un degré de merveille, et, quand j'aurai 110 ans, chez moi, soit un point, soit une ligne, tout sera vivant.

Hokusai, peintre japonais, 1760-1849

Il y a un paradoxe Namur. Alors que la poésie blanche, une mode poétique qui tendait à ne laisser que quelques mots sur la page, semble être balayée, que les vertus du dépouillement paraissent contestées pour avoir manqué de chair, de lieux à habiter, la poésie d'Yves Namur s'impose avec une rare évidence. Certains ont trop vite fait de le classer dans une école : le minimalisme d'Yves Namur, si minimalisme il y a, est un moyen, non un fin. Où tant se sont perdus en faux haïku, en prétentions de pureté, que le peintre Hokusai nous sert à dénoncer implicitement, Yves Namur, sans avoir atteint l'âge oriental de la maîtrise, nous convainc que tout est vivant en son poème. Précocité donc, qui n'a d'autre source que le « mystère qui intronise » de la poésie, mais que nous tenterons pourtant d'expliquer par quelques repères, quelques traces d'une lecture.

La poésie d'Yves Namur lui est personnelle et a traversé tout à la fois d'autres œuvres, d'Izoard à Jabès, pour y voler (plus qu'une technique), un feu, des marques pour avancer. Elle refuse les dogmes, non ces maîtres invisibles qui nous poussent à la patience et, dans le même temps, nous attisent. En parcourant à nouveau le chemin de l'œuvre commencée à dix-

neuf ans et qui prend aujourd'hui un nouvel élan, je peux mieux comprendre le sens d'un fil puissant et fragile, traduisant cette force en ne rejetant rien de l'éphémère, ni du danger de la cassure. Je vois trois phases nettes dans le voyage qu'il nous a donné à partager jusqu'à ce jour. Nous allons les suivre ici.

- 1) Dès ses premiers textes, Yves Namur creuse, en un lent travail d'assemblage de pierres. Il fuit le rationnel, ouvre des pays de sel. Sa poésie se refuse déjà à l'enfermement et, en des recueils souvent fort courts, s'essaie aux recherches typographiques, à l'approche aphoristique (qui reste une constante dans l'œuvre), même à l'humour (une dimension trop peu connue de l'auteur, mais que l'on retrouve encore par la suite dans *Trente-trois poèmes pour une petite cuisine bleue*). La poésie de Jacques Izoard le passionne, lui permet de décanter, de démonter des mécanismes, l'aide à découvrir les rouages du poème, les huiles et les éclairs, l'étendue et le parcellement. Surtout, Jacques Izoard, tout en gardant une étonnante concision, enseigne à ceux qui ont su le lire, qu'un poème doit garder le corps dans la matière, les paumes dans le feu. La rencontre de Cécile et André Miguel va être elle aussi déterminante avec cette écriture de tous les possibles qu'ils défendent encore aujourd'hui. À lire ces premiers recueils, on peut sentir l'approche de lieux qui prennent corps et trouvent leur premier aboutissement dans *Le voyage, l'obscène*.
- 2) La deuxième phase va préparer cet aboutissement d'équilibre que sont *Fragments de l'inachevée* et *Le livre des sept portes*. Trois recueils amorceront cette élévation. Le plus connu est sans nul doute *Le voyage en amont de () vide*. C'est un livre aride, sans concessions. Ceux qui se sont limités à y voir une poésie de laboratoire n'ont pas compris l'enjeu, celui d'un travail de sape, de la trace d'un passage, du silence vers la parole, mais aussi de l'encre vers la blancheur. Blancheur de page qu'il semble toiser par l'accumulation d'infimes prodiges, d'une lumière qui se corrompt.

Voyage de l'illisible vers le visible, c'est un lieu d'achoppement, de couture formant une suite bâtie comme un prisme. Face à l'épreuve, le poète marche, dépasse la cécité en la nommant, s'avance dans le regard et le rêve de la persistance. *L'oiseau et l'effacement du jour*, quant à lui, est un recueil qui choisit d'expérimenter la combinaison de quelques mots simples, les répète, les suspend, mobile d'écriture ou fable dénuée, en évitant le piège de la banalité par un cisèlement de chaque phrase posée sur la page, par la mise en scène et en espace du piège, celui de l'oiseleur sur la page. Enfin, je voudrais souligner l'importance d'un livre rare et court qui demeure pour moi un moment d'exception, prompt à attiser ce qui suivra : *Fragments traversés en quelques nuits d'arbres et confuses*. Yves Namur nous invite à nous promener parmi les arbres et les songes.

Des extraits d'Héraclite d'Éphèse jalonnent un écheveau de souffle, un mouvement lancinant, celui d'un pas qui se prononce.

Yves Namur fascine à la fois par sa retenue et une présence de l'homme, toujours sous-jacente. Son rêve : dire l'indéchiffrable, tracer ce qui était caché, rembucher l'acte d'écrire, ce pouvoir de fondre en un lieu intérieur la chambre et la forêt, l'illusion et la sève.

Le talent d'approche des contraires, cette façon de puiser à la source des ambivalences –comme le faisaient les présocratiques eux-mêmes– s'y montrent à présent en pleine lumière. Déjà, un homme y cherche sa place, va convoquer son double, dans une lutte pour l'harmonie.

- 3) *Fragments de l'inachevée* et *Le livre des sept portes* marquent un nouveau pas franchi dans l'analyse et l'œuvre. L'économie des mots ne s'y fait jamais au détriment du sensible. Vide et parole s'y toisent, mais vide et parole vivent ensemble, entretiennent des espaces que chacun vole à l'autre et rétribue.

Sous le signe de Jabès (que l'on découvre aujourd'hui qu'il a rejoint le songe inépuisable du désert), Yves Namur trouve une voix qui chante l'étrange mésalliance du temps et de l'espace, nous parle dans le livre de la voix, du poème et du livre sans pour cela mettre en abîme, ni se poser en penseur d'un prodige ou d'une cécité. Sorti des modes et des dispersions, l'auteur se trouve et rejoint d'autres voix proches, celles notamment qui lui sont associées dans la revue **Sud** par le Prix Malrieu étranger : l'Espagnol Roberto Juarroz et le Portugais Antonio Ramos Rosa.

Ces trois auteurs sont intimement liés par un lyrisme distancié mais proche de l'élémentaire comme de l'inexorable, par le souci de clarté qui est à la fois quête de sons et humilité.

Comme le souligne Salah Stétié, Namur jouera pourtant de « toutes les impasses afin de trouver l'issue et de toutes les issues afin de reconstituer l'impasse ». L'effacement conduit ainsi à la force de vie, à l'ébauche d'un domaine. L'inachèvement lui-même devient, plus qu'un état, une clef vers ce qui s'accomplit en un commencement, là même où « l'aube et la mort seraient un, un seul et même nom ».

Yves Namur aboutit ainsi à ce pouvoir d'appréhender le visible comme l'invisible, et trouve ensemble l'unité et la densité sans oublier de convoquer ce parfum d'errance qui nous souffle vers ce besoin de nous élever, et de nous chercher nous-mêmes.

Après ce périple où des mots essentiels signent notre présence au monde, nous parlent de la mort et de la lumière, la question que l'on se pose de plus en plus à propos de la poésie d'Yves Namur est de savoir si elle s'inscrit dans une forme de mysticisme.

Jean-Claude Renard, un maître du genre, n'en doute pas : « *c'est une grande poésie mystique : le lieu où s'allient le sacré et le profane, le yin et le yang, la Question, la Réponse et la Non-Réponse* (comme

dans le Tao), – et où les antinomies sont dépassées tout en préservant le *Pourquoi fondamental du commencement sans commencement et de la fin sans fin* ». Dans cette réflexion, Jean-Claude Renard fait clairement allusion à des traditions orientales. Son analyse est pointue, mais ne résout rien.

Même si l'auteur possède une connaissance large et éclairée de la poésie, ses textes échappent aussi à l'héritage d'une telle classification. J'y vois pour ma part les signes d'une profonde intuition qui lui permet de puiser, dans le doute et l'ignorance déclarée, vers une autre forme de connaissance, plus secrète. Une connaissance guidée par les questions, des questions qui, parfois, deviennent le corps du livre, la question devenue livre.

Les croyances des hommes sont pour Héraclite « *des jouets d'enfants* ». Avec cette humilité pour arme féconde, Yves Namur se joue des vérités, va de l'un au multiple, du multiple à l'un, atteint le manque et nous traverse avec lui.

Il s'approche d'une autre intuition, celle que le livre finit par porter lui-même et qu'Edmond Jabès a fort bien résumée dans un livre d'entretiens :

Il y a, dans tout livre, une zone d'obscurité, une épaisseur d'ombre qu'on ne saurait évaluer et que le lecteur découvre peu à peu. Elle l'irrite mais il sent bien que là se tient le livre réel autour duquel d'organisent les pages qu'il lit. Ce livre non écrit, énigmatique et révélateur à la fois, se dérobe toujours. Pourtant seule l'intuition que le lecteur a pu en avoir lui permet d'aborder l'ouvrage dans sa véritable dimension ; c'est grâce à cette intuition aussi qu'il peut juger si l'écrivain s'est effectivement approché ou, au contraire, éloigné du livre qu'il ambitionnait d'écrire.

Quel que soit le regard qu'Yves Namur pose lui-même sur ses poèmes, nous savons aujourd'hui que le lecteur de son œuvre est bien un visiteur.

Yves NAMUR - 34

Celui-ci le suivra dans ses métamorphoses, dans ses incertitudes, dans ses approches de beauté. Il explore avec lui les «*zones d'ombre*», les traversées de leurs. Patiemment, il attend d'autres portes.

Carl NORAC

Document réalisé en 2001.